

Centrafrique : Georgette Koyt-Deballé et le livre de jeunesse

Il est peu de dire que Georgette Koyt-Deballé est une femme à part en Centrafrique. Seule, armée de son ordinateur et de sa volonté, elle écrit, compose et vend elle-même de petits livres de contes bilingues français-sangö¹. Simples - une quinzaine de pages illustrées en noir et blanc -, ces livres sont adressés aux jeunes à partir de sept ans et sont vendus en ville à un prix abordable (entre 600 et 850 F CFA, soit entre 1€ et 1,30€). Sa petite collection « Lisons ! » comporte aujourd'hui cinq livrets²; 2 000 exemplaires ont déjà été vendus en un peu plus d'un an. S'il ne s'agit pas d'un phénomène de société comme ont pu l'être certains tirages de bandes dessinées pendant les années quatre-vingts³, cette initiative montre que la littérature pour la jeunesse en République Centrafricaine pourrait bien se développer.

Un contexte défavorable

La Centrafrique souffre depuis son indépendance – bientôt cinquante ans – d'une absence quasi-totale de marché de la littérature : livres importés bien trop chers pour la population, pas de politique publique du livre, pas de dépôt légal, pas de bibliothèque nationale (bien que créée en 1982 par décret), bibliothèques publiques dévastées et population peu alphabétisée. De plus, à l'inverse de la littérature pour adultes, la littérature jeunesse n'existe pas et n'a jamais réellement existé en tant que genre. Considérée comme peu noble, cette littérature est loin de constituer une priorité pour les auteurs, ceux-ci préférant s'adonner à la poésie ou au roman. Pourtant, la médiathèque jeunesse de l'Alliance française de Bangui dispose de précieux enseignements quant à l'intérêt des jeunes Centrafricains pour le livre et la lecture : taux de rotation élevés des albums et des contes, fréquentation massive et régulière, demande ininterrompue de nouveautés et d'animations.

La genèse

Le goût de Georgette Koyt-Deballé pour les histoires remonte à l'adolescence : « *Par le passé, j'inventais des petites histoires que je racontais le soir à mes frères et sœurs. Un jour, je me suis dit que d'autres enfants, qui n'avaient pas forcément la chance d'entendre ce genre d'histoires, pouvaient en avoir envie. Alors j'ai commencé à les mettre par écrit, et j'ai demandé à un dessinateur de les illustrer* »⁴. Mais au-delà du plaisir offert aux enfants, elle poursuivait d'autres buts : « *Au départ, l'objectif était d'aider les enfants dans l'apprentissage de la lecture. Pour cela, il fallait produire des livres simples et économiques, donc locaux, mais comme il n'y avait pas d'éditeur ici et que les Européens ne voulaient pas de livres en sangö, j'ai donc gardé ma compilation de contes pendant dix ans dans les tiroirs* ».

Le choix du bilinguisme

Au départ, les contes sont écrits sous forme unilingue en français, sangö et anglais. Puis, elle change de cap : « *Il n'y a pas de dictionnaire sangö-français pour les enfants*⁵. *Je me souviens d'un jour où mon instituteur français a parlé des ascenseurs en classe. J'étais terrorisée parce que j'ignorais absolument ce que c'était, il n'existait pas de représentation de cet objet dans ma langue maternelle. Cette expérience m'a profondément marquée et est restée gravée en moi jusqu'à aujourd'hui.* » Elle réfléchit alors à la meilleure manière d'accompagner les petits Centrafricains dans leur apprentissage de la lecture des deux langues majeures utilisées dans le pays : « *En faisant des allers-retours rapides entre les deux langues, l'apprentissage des sangöphones est facilité. Aujourd'hui, les Centrafricains parlent les deux langues mais ne font que peu de passerelles entre elles parce qu'ils les ont apprises séparément.* »

Des résultats encourageants

Son entreprise ne s'arrête pas à la conception d'histoires, loin s'en faut. Elle suit toute la chaîne du livre : « *J'écris d'abord en français parce que l'écriture du sangö me demande un certain effort ; puis je traduis en sangö, je mets en page et j'envoie à l'imprimeur. Ensuite, la vente se fait chez les amis, les collègues, dans la rue ou à la librairie*⁶. *Je suis souvent obligée d'expliquer ma démarche parce que le prix du livre correspond à celui d'une bière, et pour un Centrafricain, le choix est vite fait... Il m'arrive même quelques fois de harceler les gens ! Mais dans l'ensemble, ils comprennent assez vite le bien que peuvent apporter ces livres à leurs enfants, et certains en redemandent. Il faut dire aussi que ceux qui achètent sont plutôt des intellectuels, des gens lettrés, car les plus pauvres ont d'autres préoccupations.* »

À l'heure actuelle, Georgette Koyt-Deballé, seule éditrice jeunesse, reste une exception dans ce pays en pleine reconstruction. Si les auteurs, illustrateurs et autres conteurs centrafricains voient cette initiative avec bienveillance, bien peu la considèrent comme un exemple à suivre. Cependant, un certain nombre de facteurs pourraient bien participer au développement, aussi modeste soit-il, de ce secteur en Centrafrique : la création des Éditions les Rapides⁷, initiée en 2007 par l'Alliance française de Bangui afin de promouvoir les jeunes auteurs centrafricains ; ainsi que l'existence d'un marché potentiel générateur de ressources non négligeables.

Vincent Carrière

Alliance franco-centrafricaine, Bangui
carriere_v@hotmail.com

1 - Langue nationale en Centrafrique, non enseignée mais parlée par l'ensemble de la population.

2 - *La Création de l'homme, Manu, La Fête Matânga, Tère et Sommeil et La Mort*. Voir présentation p. 89.

3 - Les revues *Balao* et *Tatara* tiraient chacune à 10 000 exemplaires.

4 - Côme Mbringa est l'illustrateur de tous les livrets.

5 - Georgette Koyt-Deballé travaille actuellement sur un dictionnaire bilingue illustré.

6 - La « Maison de la presse » est la seule librairie généraliste de Centrafrique.

7 - Les Éditions les Rapides sont une structure associative à caractère éditorial.